

Qu'est-ce que la philosophie ?

(Ce texte reste ouvert à la réécriture, l'actuelle version est datée du 3 mai 2022)

« Qui pense peu se trompe beaucoup »
Léonard De Vinci

L'essentiel

- Une force subversive
- Définition technique, émotionnelle et éthique de la philosophie
- La clarification des concepts
- Le doute, la curiosité, l'étonnement
- L'invention des valeurs
- À quoi sert la philosophie ?

Pour aller plus loin

- Philosophie et doctrine
- Philosophie et sagesse
- Philosophie et introspection
- Philosophie et bonheur
- Philosophie et ligne de conduite
- Philosophie et pratique
- Critiquer, proposer
- Mouvements, querelles et controverses
- Idéalisme, réalisme et pragmatisme
- Philosophie et jugements
- Pourquoi la philosophie est-elle si difficile ?
- Comprendre, ... un peu
- Penser par soi-même ?
- Suis-je philosophe ? Êtes-vous philosophe ?

L'essentiel

Une force subversive

Les paresseux de l'intelligence prennent la philosophie pour du baratin. Pourtant, si le baratin engourdit la pensée, il y a au contraire une insolence dans l'audace philosophique qui est de l'ordre du réveil. La philosophie est émancipatrice. A contrario, une société sans philosophie serait une société d'abrutis manipulables et dociles. Il faut insister sur la *force subversive* de la philosophie face aux croyances délétères qui dirigent nos vies et nos destins. La subversion, c'est le bouleversement de l'ordre établi, l'ouverture des carcans, l'avènement d'une liberté. Mais la philosophie ne se réduit pas à la recherche d'une liberté. Car la philosophie se demande aussi : pourquoi la liberté ? Quelle liberté ? Pour qui ? Comment ? À quel prix ?

Une brève définition

Je vais donner une définition hâtive de la philosophie selon trois approches : technique, émotionnelle et éthique. Mais avant cela, je tiens à tordre le cou à cette idée selon laquelle il serait prétentieux de tenter une définition de la philosophie. Je considère au contraire qu'il s'agit là d'un exercice stimulant et même d'une très bonne entrée en philosophie, ne serait-ce qu'en visiteur.

La clarification des concepts

Selon une approche *technique*, on peut définir la tâche de la philosophie comme relevant de la clarification des concepts. Ce texte lui-même – « Qu'est-ce que la philosophie? » – est une tentative de clarification. Il s'agit d'une part de lever le flou qui entoure une vague « notion » pour l'élever à la rigueur d'un « concept »; il s'agit également de distinguer plusieurs termes que l'on a tendance à traiter comme des synonymes alors que leurs significations divergent, nous guidant ainsi du confus vers le précis. Par exemple, lorsque dans son *Petit traité des grandes vertus*, André Comte-Sponville s'intéresse à l'amour, il montre que la polysémie de ce terme entraîne bien des confusions. Les Grecs anciens avaient trois termes pour distinguer l'amour des amants (*Eros*), l'amour des amis (*Philia*) et l'amour désintéressé pouvant même aller jusqu'à l'amour de ses ennemis (*Agapè*). Cet exemple nous montre que pour clarifier une notion, il faut souvent la subdiviser, ce qui implique un élargissement de notre vocabulaire. Ainsi, plutôt que de parler d'amour, on parlera de désir, d'addiction, (*Eros*); de complicité, de confiance (*Philia*); de tolérance, de bienveillance, d'altruisme, de pitié (*Agapè*). Chacun de ces termes peut à son tour être précisé. Par exemple, la pitié est souvent entachée de mépris, ce qui fait dire à certains handicapés qu'ils ne veulent pas de notre pitié. Mais un philosophe comme Jean-Jacques Rousseau trouvera au contraire dans la pitié le terreau de l'éthique. C'est là que nous touchons à ce qu'on appelle un concept. Le concept de pitié chez Jean-Jacques Rousseau ne renvoie pas à une définition stricte, comme dans un dictionnaire, mais à une conception au sein de laquelle toute une pensée se déploie.

Un concept, c'est tout un monde. Il n'est pas vrai que ce qui se conçoit bien s'énonce clairement. L'œuvre de Jacques Derrida consacrée à la « déconstruction » doit se lire comme un effort pour démasquer les tromperies de la simplification abusive. Le langage simplifié est un langage de domination, un langage d'idéologues. À l'inverse, le langage diversifié, ramifié, complexe est un langage de *prudence*, un langage de penseurs. Ce foisonnement implique que la philosophie ne se contente pas de clarifier les concepts, elle a besoin d'en inventer : elle augmente ainsi nos ressources langagières, et avec elles notre capacité à penser le monde. Comme disait Hilary Putnam, la philosophie, c'est l'éducation des adultes¹. À ce titre, les sciences humaines comme la sociologie, l'anthropologie, la psychologie, la linguistique... entretiennent avec la philosophie une interaction si intime qu'on ne peut pas faire l'économie d'une approche transdisciplinaire.

On peut considérer que la logique est au cœur de la technique philosophique en tant qu'hygiène de la pensée. De nombreux raisonnements s'égareront parce qu'ils sont construits sur des erreurs de logique. Néanmoins, le langage imagé, ambigu ou paradoxal ne manque pas forcément de génie – pensons à Nietzsche – et il serait regrettable de faire le ménage avec précipitation (comme le font certains représentants de la philosophie analytique et du positivisme anglo-saxon, répudiant tout ce que leur candeur prétentieuse n'arrive pas à cerner. La présomption d'objectivité fait partie de cette mystification dont il est sage de se méfier).

1. L'éducation dont il est question ici n'est évidemment pas de l'ordre du dressage idéologique, elle n'est pas simplement adaptative ou normative. Elle est au contraire à la fois un processus d'encapacitation mais aussi d'émancipation et d'autodétermination, et finalement de socialisation. Que sont les connaissances sans la curiosité qui les désire, sans l'esprit critique qui les met en perspective, et sans le partage qui les féconde ?

Le doute, la curiosité et l'étonnement

Émotionnellement, la philosophie c'est le doute (jamais gratuit, ce n'est pas un scepticisme généralisé). C'est aussi la curiosité et l'étonnement intellectuel, ce qui peut prendre une dimension euphorique. Ce doute, cette curiosité et cet étonnement ne concernent pas directement les objets du monde (comme c'est le cas de l'émerveillement scientifique), ou nos perceptions (comme c'est le cas de l'émerveillement artistique) mais les explications que nous en donnons.

Lorsqu'on vous pose une question, vous êtes tout naturellement tenté d'y répondre. Le philosophe, pas forcément. Il commencera peut-être par ausculter la question elle-même. Il opérera un décadage par lequel les présupposés de la question seront mis à nu. Il montrera comment la formulation de la question conditionne le champ des réponses possibles, et comment elle en exclut d'office. Tâchant de poser les bonnes questions, reformulant, le philosophe déplacera votre attention, il chamboulera vos repères et dressera de nouveaux horizons.

Le doute, la curiosité et l'étonnement nous amènent à comprendre qu'on n'a pas tout compris. En ce sens, progresser en philosophie, serait-ce remplacer nos certitudes par des doutes ? Ce n'est pas mon avis, car le doute lui-même n'est pas un but. Ce serait oublier la curiosité et l'étonnement, et ce serait oublier le gain de savoir sans lequel on ne philosopherait pas. Ainsi l'émotion philosophique témoigne-t-elle à la fois de notre ambition de comprendre, de notre enthousiasme et de notre orgueil d'y parvenir un peu, mais aussi de notre humiliation de n'y parvenir qu'un peu. Partir à la rencontre de cette humiliation demande du courage. Celui qui s'épargne l'effort et le courage philosophique n'en est pas plus humble pour autant, il est simplement plus soumis, de la soumission du croyant !

Si je considère la foi comme la métrique des imbéciles, j'attends du doute philosophique qu'il nous arrache à l'emprise du sacré, à la monstruosité du mensonge consacré, au puritanisme du sacré, à l'obscurantisme du sacré, ce sacré qui est au cœur des idéologies. Le sacré, ce n'est pas l'admirable, c'est le tyrannique. Quand l'admiration se transforme en sacralisation, on tombe dans l'écueil des guerres prétendument saintes, car le sacré exige tous les sacrifices. C'est pourquoi ma définition de l'idéologie est la suivante : une idéologie, c'est une constellation d'idées fausses érigées en absolu ; et c'est déjà parce qu'elles sont érigées en absolu, qu'immanquablement elles sont fausses.

Si l'idéologie embrase tout une portion de la population et concentre l'articulation d'un ensemble de croyances, on peut déjà en identifier les racines dans ce qu'on nomme un préjugé, lequel est à la fois une erreur de raisonnement et une adhésion sincère à cette erreur de raisonnement. La superstition est encore une autre forme que prend la foi quand elle affirme des choses inexistantes (des arrières-mondes dira Nietzsche) ou des rapports inexistantes (« c'est un signe » disent les pourfendeurs du hasard). La foi, c'est ce qui nous fait foncer tête baissée sans nous poser de questions. Au contraire, le doute philosophique, c'est la levée des illusions de la foi, l'invalidation des fausses promesses de la foi, de ses interdits, de ses soumissions.

La philosophie est hygiénique, elle fait le ménage, elle secoue le tapis de nos croyances, elle le bat et le dégrasse. C'est un *travail incessant de déniement et de désaliénation*. C'est le métier de la lucidité. Entendons ici par métier : l'action de toujours remettre l'ouvrage sur le métier.

Prenons garde cependant à ne pas reporter sur le doute la même attente que celle qui était portée sur la foi : le doute ne sauve pas plus que la foi. C'est la recherche de rédemption

elle-même qui devrait nous paraître douteuse. Vous voulez être sauvé? Mais sauvé de quoi? Intéressez-vous aux autres et au monde plutôt qu'à vous-même et vous serez sauvé... de l'inquiétude vous concernant. Mais les autres et le monde, eux non plus, n'ont pas besoin d'être sauvés. S'ils ont parfois besoin d'être protégés, aimés, soignés, ils ont aussi souvent besoin que vous leur foutiez la paix. Le doute philosophique est à ce titre une mise à distance, au contraire de l'empressement invasif.

Le doute ne peut être systématique, il lui faut une occasion. On ne refait pas un procès s'il n'y a pas de nouveaux éléments contestant les convictions acquises. Cette remarque rapproche le doute de la prudence plutôt que de la méfiance. On peut cheminer prudemment, mais si l'on baigne dans la méfiance, on n'avance plus du tout.

L'invention des valeurs

D'un point de vue *éthique*, la philosophie c'est la recherche du vrai, du juste, du bien, du beau (de la liberté, de la fraternité...); ou pour le dire avec Nietzsche, la philosophie c'est l'invention des valeurs². La question de la vérité est liée à celle de la connaissance. La question du juste est liée à la morale et à la politique. La question du bien est liée à la question de la vie bonne. Qu'est-ce que la vie bonne pour soi-même? Qu'est-ce que la vie bonne pour les autres? Si tant est qu'on ne peut pas être heureux tout seul (à l'exception des pervers narcissiques et des asociaux du néolibéralisme³), la vertu semble primer sur le bonheur. Ou pour le dire autrement, la vertu, le sentiment du devoir accompli, peut procurer une satisfaction supérieure à la simple félicité de celui qui a tout reçu (ou tout accaparé).

Sur le plan de l'engagement, la philosophie consiste à se battre pour défendre ces valeurs partout où elles sont niées, bafouées ou trahies, ce qui implique de sortir du milieu universitaire pour s'engager en politique, dans les médias et les ONG. Sur ce terrain, je considère la philosophie comme un devoir de civilisation. Les non-penseurs seraient-ils alors des barbares? Ils le sont à mes yeux. Encore faut-il distinguer ceux qui ne peuvent pas penser (les fous, les souffrants, les bébés, les séniles), et ceux qui ne veulent pas penser (les insouciantes, les pervers, les religieux et les bourgeois).

Dans les champs de la philosophie consacrés à la métaphysique (ce qui est au-delà de la physique, c'est-à-dire ce qui ne peut faire l'objet d'une expérimentation scientifique), à l'ontologie (réflexion sur l'être), à l'esthétique et à l'éthique, il y a aussi une passion pour l'insolite, pour le subtil, l'évanescant, l'insaisissable, ce qui nous dépasse et qui est important justement parce nous ne le surplombons pas. C'est ce que je résumerai ici de façon abrupte sous la notion de l'admirable.

Admirer n'est pas indispensable mais essentiel. Celui qui s'en passe n'est qu'un survivant. De même, la philosophie n'est pas indispensable mais essentielle. Celui qui se passe de la clarification des concepts n'est qu'un idéologue; celui qui manque de curiosité intellectuelle n'est qu'un idiot; celui qui dédaigne la construction et la défense des valeurs n'est qu'un salaud.

2. *Par-delà le bien et le mal*, § 211.

3. Dans mon texte «Qu'est-ce que le libéralisme?» (à paraître) je développerai longuement une critique du néolibéralisme, qui est une idéologie sournoisement manipulatrice et profondément aliénante.

À quoi sert la philosophie ?

Quand elle s'intéresse au vrai, au juste et au bien, la philosophie est investie d'une mission, celle qui consiste à combattre les crimes commis par les idéologues, par les idiots et par les salauds. Cette mission est bien réelle mais la philosophie ne s'y arrête pas. Elle se déploie par-delà toute mission, par-delà toute instrumentalisation, par-delà les usages et les fonctions. La philosophie est cela même qui déborde la question «à quoi sert la philosophie?». Car il y a encore «l'admirable». Quand la philosophie s'intéresse à l'admirable, elle n'est plus investie d'une mission mais portée par une jouissance. La philosophie est alors célébration.

Si l'on se demande «à quoi sert la philosophie?», de même peut-on se demander «à quoi sert la vie?», ou encore «à quoi sert l'humain?», questions ridicules mais questions quand même. Le philosophe réplique : «à quoi sert?» pourquoi servir? Renonces à servir et tu seras libre. Mais le philosophe ajoute : la liberté n'est pas un bien, c'est une chance. Que faire de cette chance? Alors servir, pourquoi pas? Servir en homme libre, servir en choisissant ce que l'on sert. Servir en refusant de traiter l'utilité comme une rédemption, et donc à l'inverse l'inutilité comme une tare. Car l'inutile n'est pas sans valeur. Le monde est rempli d'êtres et ces êtres ne sont pas des fonctions. Pourtant, notre religion dominante – le capitalisme – tend malheureusement à réduire les êtres à des fonctions. Ainsi traite-t-il les animaux comme des machines, les travailleurs comme des consommables et les laissés-pour compte comme des déchets. La philosophie proteste : l'inutilité n'est pas forcément un défaut d'utilité, c'est d'abord la caractéristique de l'existence même, où la nécessité d'être utile n'a pas de sens. La philosophie est cette intelligence qui permet de reconnaître une supériorité hiérarchique de l'être sur la fonction. Ainsi pouvons-nous aimer ce qui est, sans rien en attendre. Cette reconnaissance raisonnée de la valeur de l'être est l'une des conquêtes de la philosophie⁴. Sur le plan de l'intuition éthique, c'est ce qui s'appelle avoir du cœur. Voilà pourquoi les pilleurs et les esclavagistes (ce que sont de nos jours les «investisseurs» néolibéraux⁵) n'aiment pas la philosophie.

Pour aller plus loin

Philosophie et doctrine

Le grand public confond souvent philosophie et doctrine. Il est clair que des doctrines ont émergé de recherches philosophiques, mais elles en sont le cadavre momifié. La pratique philosophique est vivante, essentiellement interrogative, basée sur la curiosité et

4. Sur le plan de l'échiquier politique, cette reconnaissance de la valeur inaliénable des êtres caractérise la gauche libérale et bien entendu l'écologie politique – la droite restant limitée à une vision utilitariste et méritocratique, servant opportunément d'alibi aux arrivistes et aux prédateurs, et servant de justification à la puissance des puissants. Cf. Michael J. Sandel, *La tyrannie du mérite (qu'avons-nous fait du bien commun?)*, Albin Michel, 2021.

Il faut ajouter que l'idéologie bourgeoise (donc la droite) se caractérise par trois misères intellectuelles qui la rendent particulièrement incapable de philosopher : elle préfère l'avoir à l'être, le quantitatif au qualitatif, et elle se cantonne à une vision comptable des choses et du monde. Pour philosopher, il faut s'arracher aux petits calculs des boutiquiers, ces comptables de l'existence.

5. Cf. Michel Feher, *Le temps des investis*, La découverte, 2017. L'économie néolibérale *mise* sur les êtres, y compris sur les humains, rejetant ceux qui ne remplissent pas ou plus les promesses d'une rentabilité maximale pour le seul bénéfice des actionnaires. Et nous savons bien que «rentable» ne veut pas dire utile, ni bon, ni admirable...

l'étonnement, elle dit moins la vérité qu'elle ne déloge l'erreur de son trône, car la vérité reste un horizon qui recule à mesure qu'on s'en approche. La vérité est une quête, et si elle avance, c'est parce qu'elle décante.

Quand des philosophes se rencontrent, ils pratiquent la critique et la dialectique, c'est à dire une remise en question des certitudes au service du dévoilement de la vérité. Quand des idéologues se rencontrent, ils pratiquent le tri et le déni, car leur objectif est une confirmation de leurs certitudes. Le doute philosophique, c'est l'hygiène de la pensée. La foi idéologique, c'est la lente corruption des valeurs instituées en dogmes. La foi n'interroge pas, elle édicte. Ne posant pas de questions elle n'attend pas de réponses, et ce qu'elle prescrit n'est rien d'autre qu'un acquiescement. Le philosophe analyse, l'idéologue affirme. C'est que leur ambition n'est pas la même. Le philosophe s'intéresse au savoir, l'idéologue s'intéresse au pouvoir. Certes, le savoir procure du pouvoir, mais le sophisme aussi, et même bien davantage en ce qui concerne la manipulation des opinions. Malheureusement, beaucoup de gens préfèrent à l'exigeante vérité, les fausses promesses des bonimenteurs.

Le savoir de l'idéologue est un savoir sur les moyens, le savoir du philosophe est un savoir sur les causes et les finalités. C'est ce qu'on appelle la compréhension. Cette compréhension possède une dimension médicinale en ce qu'elle agit sur le désir. Elle nous guérit du désir de l'impossible, et elle oriente le désir du possible vers ce qui est souhaitable. Qu'est-ce que la vie bonne? Voilà la question philosophique portant sur les fins. Qu'est-ce que je peux faire en faveur de la vie bonne? Cette question sur les moyens dresse un pont entre philosophie et doctrine. C'est une question à la fois morale et politique, et il est fondamental d'y répondre. Mais pour que la réponse soit constructive, pour que l'action soit juste, il faut garder à l'esprit la question initiale. Quand la doctrine oublie la philosophie, l'égarement menace.

Philosophie et sagesse

Si le grand public confond philosophie et idéologie, il confond également philosophie et sagesse. Ne qualifie-t-il pas de «philosophe» celui qui prend les choses du bon côté? Certes, l'étymologie du terme «philosophie» la désigne comme *amour de la sagesse*. Mais aimer quelque chose, ce n'est pas le posséder: on peut aimer la richesse sans être riche, aimer l'art sans être artiste, aimer la sagesse sans être sage. La philosophie comme amour de la sagesse est une activité intellectuelle cherchant à définir la sagesse. Mais si la sagesse est pratique, la philosophie reste théorique. La philosophie se pose des questions et tente de produire des réponses qui sont des savoirs, tandis que la sagesse affronte des problèmes et tente de produire des solutions qui sont des conduites. Alors, qu'est-ce que se conduire avec sagesse? Nous avons de la sagesse une vision bien trop sage, comme lorsqu'on demande à un enfant turbulent de se calmer: «sois sage!». Il en est ainsi du bouddhisme, du taoïsme et d'une certaine pratique méditative dont l'invitation à «l'acceptation de ce qui est» prépare très bien à la résignation et la soumission. Mais le sage n'est pas soumis, ni résigné. D'abord le sage est droit, incorruptible, fiable. Ensuite, le sage est réfléchi, raisonnable, et cet exercice de la raison est justement le lien qui le lie à la philosophie. Il l'est avec intelligence, et c'est pourquoi on le dit avisé. Finalement, le sage est réputé modéré. La maîtrise de soi le porte à la prudence et à la pondération. Le sage est donc un homme de conseil et je le rapproche de la figure du Juste. Or la posture du Juste est inévitablement en conflit avec l'injustice. C'est pourquoi je ne peux concevoir le sage comme béatement épanoui et serein. J'irai jusqu'à désigner la révolte éthique du

Juste comme une conséquence inévitable de la lucidité du sage. Mais le Juste peut tout à fait se distinguer du sage s'il est renfrogné, taciturne, bougon ou agressif... Les Justes ne sont pas toujours sympathiques. Ils ne sont pas arrangeants, ils sont intraitables. Ce sont des résistants.

Suivant l'exemple de l'ataraxie chez Épicure ou de l'apathie chez les stoïciens, on nous présente la figure du sage comme celle d'un être détaché, en paix, contemplatif, dénué d'inquiétudes et d'espérances, et dont la bienveillance s'exercerait dans le grand acquiescement du «laisser faire». Pourtant le «laisser faire» est ce qui laisse les mains libres au tyran. C'est pourquoi selon moi, le sage en tant que Juste ne peut laisser faire n'importe quoi. Si le sage est un homme de paix, ce n'est pas un homme en paix. La contemplation du sage n'est pas séparée de l'action du Juste. Celui qui renonce à l'action n'est pas un sage mais un lâche. Et celui qui renonce à la contemplation n'est qu'un automate. Le sage à mes yeux est non seulement un homme mû par de grandes valeurs, mais il est celui qui ne se laisse pas distraire de ses valeurs, et pour les servir il doit se battre. Évidemment, lutter pour la paix, c'est utiliser les outils de la paix : l'argumentation, l'exemple, le boycott, la désobéissance civile... En tant que personnage public, le sage est un guide, une conscience.

Le sage est également un stratège : le souhaitable étant rarement possible, il faut se contenter du préférable, et il faut beaucoup d'ingéniosité pour trouver les meilleurs compromis au service de ce préférable. En précisant ce que sont les valeurs, en les décapant de tout ce qui les déguise, le philosophe éclaire le sage mais il ne l'est pas forcément lui-même. Il est plus éclairant qu'éclairé, serviteur plutôt que maître. On peut vouloir sans forcément pouvoir.

L'étymologie «amour de la sagesse» s'éclaire du fait que, chez les Grecs anciens, la philosophie était indissociable de l'art de gouverner. Le philosophe était celui qui s'interrogeait sur ce que peut bien être, en vérité, le bien commun. Et il s'en inquiétait afin de mettre en pratique cette conception du bien commun. Le savoir servait le pouvoir, la théorie orientait la pratique, chez le sage citoyen s'il était philosophe.

Philosophie et introspection

Apprendre à se connaître soi-même? Voilà bien une chimère propre à la mode du développement personnel. Ce n'est pas de la philosophie, c'est du nombrilisme. D'abord, soi-même, ce n'est pas intéressant. Ensuite, on ne se cherche pas (en se tournant vers le passé), on se construit (en se tournant vers l'avenir), et pour faire des projets, ce n'est pas soi qu'il faut viser mais le monde. On ne philosophe pas pour soi mais pour les autres, on philosophe pour s'arracher à l'ennuyeuse compagnie de soi-même.

Si vous entrez en thérapie, je veux bien concevoir que vous vous posiez des questions sur les blocages qui vous font souffrir ou sur votre violence qui fait souffrir les autres. Ce n'est pas de la philosophie, c'est de la psychologie, c'est aussi important. Mais s'il ne s'agissait que d'éclairer vos impasses, la clairvoyance serait une passion triste. L'introspection n'a pas pour objectif une illusoire connaissance de soi mais la reformulation des récits qui constituent notre rapport au monde, une reformulation qui déverrouille les blocages ou qui désamorce la violence. Cette reformulation, mieux vaut qu'elle bafouille plutôt qu'elle affirme, car l'important c'est de se donner du jeu (du jeu plutôt que du je).

Philosophie et bonheur

L'obsession du bonheur est une préoccupation très récente dans l'histoire de l'humanité,

et encore plus récente en ce qui concerne le bonheur personnel, lequel n'est intensément recherché que depuis l'avènement de l'individualisme. Le bonheur des anciens était collectif.

Il y a de nos jours dans le développement personnel comme dans le consumérisme une sorte d'injonction au bonheur aussi autoritaire que fallacieuse, comme si une vie réussie alternait harmonieusement distractions et tranquillité, la distraction étant présentée comme antidote à l'ennui, et la tranquillité étant présentée comme antidote à la souffrance. À craintes égoïstes, remèdes égoïstes ! Tout d'abord, la distraction ne fait que prolonger l'ennui sous une autre forme : l'homme distrait est aussi vide que l'homme désœuvré, son temps passe sans se charger de sens. L'homme distrait c'est l'homme déconcentré, et ce qui est insatisfaisant dans la distraction ce n'est pas la légèreté – vive la légèreté ! – mais la futilité, une fuite en quelque sorte, une agitation. L'antidote à l'ennui n'est pas la distraction mais la création ou la contemplation, c'est-à-dire un don ou une reconnaissance, dans les deux cas une disponibilité, et ça peut tout à fait s'accorder avec la légèreté. Quant à la souffrance, elle n'est bien évidemment pas expiatoire comme le suggérait de vieilles et scandaleuses sornettes religieuses, et elle ne nous grandit pas non plus, bien au contraire, elle peut nous avilir. Il n'y a aucune gloire à endurer et la résilience n'est pas plus une vertu que la guérison, la première étant une force, la seconde une chance, rien de qualifiant sur le plan moral. Si donc la souffrance ne fait l'objet d'aucun rachat, peut-on l'éviter ou peut-on la combattre ? Combattre la souffrance, c'est encore s'exposer à la souffrance disent les adeptes de la tranquillité. La fuite serait donc la prévention suprême, celle que choisissaient jadis les ermites et que promeuvent aujourd'hui les chantres radieux du bonheur démissionnaire et les illusionnistes de la pensée positive (très franchement, l'approbation du réel me semble être une formule creuse). Ce n'est pas de la philosophie.

La quête philosophique, je le rappelle, est animée par les émotions que sont le doute, la curiosité et l'étonnement. Si l'on peut reprocher au doute de désenchanter le monde, on peut aussi se réjouir de voir la curiosité et l'étonnement le ré-enchanter, sans pour autant nous bercer d'illusions. Le bonheur peut faire l'objet de doute, et tout aussi bien de curiosité et d'étonnement. Mais si vous faites du bonheur une fin en soi, vous n'êtes plus en philosophie, vous entrez en religion. La religion du bonheur a ses prêtres, ses saints et ses suicidés. Il semblerait bien que sa terre promise ne soit que cathodique.

Philosophie et ligne de conduite

Comme je le disais dans mon paragraphe sur la distinction entre philosophie et sagesse, nous avons bien chacun notre petit arrangement avec le monde, mais la philosophie ce n'est pas ça. Ce n'est pas une disposition morale, ce n'est pas une souplesse, un accommodement, ou au contraire une exigence, un idéal, des priorités. La philosophie, c'est un travail. Penser c'est raisonner bien avant que de trancher, reformuler, affiner, corriger, déplacer, et surtout interroger.

Philosophie et pratique

Le grand public – mais beaucoup de décideurs également – opposent la théorie et la pratique, congédiant la première au nom de la deuxième. La philosophie est alors déboutée comme théorique, et l'on prétend lui opposer « les réalités concrètes de l'existence » – comme si « réalité », « concret » et « existence » n'étaient pas justement des concepts sur lesquels se penche la philosophie pour que l'on ne dise pas n'importe quoi à leur sujet.

«Vous avez vos théories, vous feriez mieux de redescendre sur terre», disent ceux qui n'ont pas compris que la théorie encadre la pratique. En science, la théorie est même ce qui couronne l'expérimentation, elle est le savoir qui en découle. Ainsi par exemple, la théorie de la tectonique des plaques n'est pas une hypothèse mais l'articulation d'un ensemble de lois, établies et prouvées. Pour agir sur le monde il faut le comprendre (théorie), et pour le comprendre il faut le penser (philosophie).

Les impatients de l'action reprochent souvent aux philosophes de s'enfermer dans leur tour d'ivoire. Ne devrait-on pas plutôt parler de tour d'y voir? On peut filer la métaphore de la tour comme observatoire. Le philosophe dans sa tour d'y voir, c'est l'aiguilleur dans le ciel des idées. C'est pourquoi Nietzsche qualifie le philosophe de législateur. L'invention des valeurs, c'est la cartographie des routes de ce ciel. Si vous croyez pouvoir vous en passer, vous aller vous crasher.

Le crash, notre crash à nous tous, c'est justement ce qui est en train de se passer sous nos yeux avec l'anthropocène et l'effondrement écologique qui en résulte: l'humain prédateur, l'humain maxi-parasite, ou plutôt les riches et puissants parmi les humains⁶, sont en train de détruire cela même qui nous fait vivre. La crise écologique actuelle est une crise ontologique et donc philosophique: pour le dire avec Heidegger, nous n'avons pas été capables de nous comporter en gardiens de l'être. Quand on préfère l'avoir à l'être (grande caractéristique du capitalisme, y compris du capitalisme d'État propre aux régimes communistes), on n'est pas capable de persévérer dans l'être. Voilà ce qui arrive quand on snobe les veilleurs à la fenêtre de leur tour d'y voir. Ils nous avaient pourtant prévenus.

Critiquer, proposer

La critique, c'est sans doute le rôle de ceux qu'on appelle «les intellectuels». Zola ou Sartre en sont de célèbres exemples. Face à l'injustice, face à la souffrance, ils se sont engagés. Selon eux, un philosophe ne peut pas se cantonner dans le rôle d'observateur face à la cruelle folie des meneurs et face à la consternante bêtise des suiveurs. Les philosophes ont pour devoir de prendre la parole et pour stratégie de chercher à la faire entendre, ils participent ainsi à ce que Pierre Bourdieu nomme «la révolution symbolique», celle qui change les mentalités. On peut cependant distinguer à la suite de Michel Foucault deux types d'intellectuels, «l'intellectuel universel» qui prétend intervenir au nom d'une morale universelle, et «l'intellectuel spécifique» qui intervient en tant que savant, et refuse de déborder le cadre de son domaine d'excellence.

Mais les philosophes, dans leur travail d'élaboration conceptuelle, ne sont pas déjà dans la critique, ils sont d'abord dans l'analyse. Certains auteurs ont pourtant tendance à limiter la philosophie à l'exercice de la critique, et particulièrement la critique des formes oppressives de pouvoir. Cette critique n'est émancipatrice qu'à la condition de ne pas rejeter le pouvoir sous toutes ses formes. C'est que le pouvoir est ambivalent. Le pouvoir peut asservir comme il peut libérer, il peut détruire comme il peut créer.

On ne peut pas toujours être «contre», il faut aussi savoir être «pour». Si la méfiance nous libère du joug, la confiance nous libère de la passivité. La philosophie a sur ce point un travail à mener pour élaguer la méfiance gratuite comme la confiance gratuite afin que puisse émerger une méfiance raisonnable et une confiance raisonnable. Si la philosophie, c'est l'invention des valeurs, alors proposer est plus important encore que critiquer.

6. Cf. Hervé Kempf, *Pourquoi les riches détruisent la planète*.

Mouvements, querelles et controverses

L'histoire de la philosophie est traversée de mouvements, de querelles et de controverses (stoïcisme, épicurisme, cynisme, idéalisme, réalisme, empirisme, phénoménologie, existentialisme, structuralisme, pragmatisme, déconstructivisme, philosophie analytique...). S'il me paraît inévitable de prendre parti, de choisir son camp, il me semble plus intéressant de creuser son sillon plutôt que de s'épuiser dans la bagarre. Avec du recul, quand on s'intéresse à d'anciens débats, il est difficile de prendre entièrement parti sans concéder à chaque camp des arguments de poids. Souvent d'ailleurs, quand deux philosophes sont en désaccord, c'est parce qu'ils ne parlent pas la même langue en quelque sorte, leurs références sont différentes, leur lexique aussi. Un mot ne vient pas tout seul, il s'avance sur un fond thématique qui en oriente la lecture, il s'accompagne de métaphores ou de métonymies, de condensations ou de déplacements. Le lecteur doit se faire traducteur, il doit reformuler pour s'approprier ce qui a été entendu. Seule une lecture attentive, seul un retour insistant au texte permettra de ne pas trop s'égarer dans ses interprétations personnelles.

Idéalisme, réalisme et pragmatisme

Les réalistes reprochent à ceux qu'ils qualifient d'idéalistes d'avoir des objectifs inatteignables. Sur le plan de la psychologie, cette distinction me paraît souvent justifiée. Par contre, sur le plan philosophique, le réaliste autoproclamé s'avère souvent quelqu'un qui n'a pas d'idéaux, voire pas d'idée du tout si ce n'est ce qu'il nomme un peu vite le réel, d'où la supériorité de l'idéaliste, à condition de considérer l'idéalisme, non comme la croyance en un idéal mais comme la poursuite de cet idéal. Si l'idéal est un projet, l'idéalisme en serait la conquête (la création et surtout l'adoption de la charte des *Droits de l'homme* en donne un bon exemple). De ce point de vue, l'idéaliste est un visionnaire. À l'opposé, celui qui se revendique réaliste plutôt qu'idéaliste s'avère bien souvent un homme de croyances plutôt que d'idéaux, une sorte de fonctionnaire de l'existence qui se plie aux diktats de l'idéologie dominante.

Nous voici donc devant quatre positions : premièrement, l'idéaliste naïf qui confond ses espoirs avec la réalité ; deuxièmement, l'idéaliste engagé qui travaille à la réalisation concrète de ses idéaux ; troisièmement le réaliste défaitiste qui renonce à ses idéaux parce qu'il les croit irréalisables ; quatrièmement, le réaliste naïf qui adopte les idéaux de l'idéologie dominante en prenant ces derniers pour « le réel », selon la loi du conformisme. Reste la question de l'efficacité, et donc la question de la stratégie. Sur ce point, l'idéalisme ne s'oppose pas au réalisme mais au pragmatisme. Avec le pragmatisme, il s'agit de tenir compte du contexte pour choisir, non pas le bien mais le préférable comme je le disais plus haut : quand le bien est inatteignable, le moindre mal implique des compromis. Nous pouvons donc dire que l'idéalisme oriente, le pragmatisme construit, tandis que le réalisme se contente de suivre la pente.

Philosophie et jugements

La compréhension peut passer pour neutre. C'est l'une des caractéristiques de la sociologie où l'on évite de juger. On se contente de dresser la cartographie des réseaux d'influence, des phénomènes de levier ou au contraire des frontières imaginaires, des habitus, dans une approche descriptive. Mais il ne faut pas confondre explication et indulgence, comprendre n'est pas excuser. Comme en psychologie, quand ce glissement tend à présenter le bourreau en victime, non seulement on quitte la prétendue neutralité, mais on se

trompe de combat.

Dans mon texte «Qui es-tu pour nous faire la morale?», j'explique pourquoi j'accorde une grande importance aux jugements. Je me contenterai ici de rappeler que pour Hannah Arendt les jugements sont des gestes politiques, ils sont mobilisateurs d'affects et producteurs de valeur. Il ne faut pas juger *inutilement*, telle est la nuance.

Celui qui pose un verdict est celui qui juge les hommes, tandis que celui qui produit une analyse s'intéresse aux actes et aux croyances qui les motivent. Ne pas réduire les hommes à leurs actes et à leurs croyances, c'est offrir aux hommes l'imagination de ne pas s'y réduire eux-mêmes : si je dénonce l'avarice plutôt que l'avare, j'invite l'avare à ne pas s'identifier à son avarice. Car pour changer, il faut avoir l'imagination du changement.

Pourquoi la philosophie est-elle si difficile ?

Un ami me rapportait un jour la jolie phrase selon laquelle «l'une des attitudes les plus subversives de notre temps, c'est la nuance!» La nuance défait les stéréotypes, elle approfondit, elle ouvre.

Plus nos ressources langagières sont vastes, et plus l'horizon se déploie sous nos yeux. Celui qui possède deux mille mots connaît un monde plus peuplé (plus nuancé) que celui qui n'en possède que cinq cents. Il est difficile de voir ce que l'on ne sait nommer comme le démontre à contrario la novlangue dans le roman de George Orwell, *1984*. Le langage savant a besoin de s'inventer des outils de précision, et de ciseler au ralenti. Les gens pressés ratent la richesse des détails, et aucun philosophe ne pourra leur offrir du prêt-à-penser.

Ne dit-on pas volontiers à la suite de Boileau que «ce qui se conçoit bien s'énonce clairement»? (*Art Poétique*) Mais qu'est-ce qui se conçoit bien, sinon les platitudes? Comme le disait Barthes : «entre le jargon et la platitude, je préfère le jargon». ⁷ Le monde n'est pas compliqué mais complexe, et le désir de le simplifier engendre des simplismes. La prise en compte de la complexité n'excuse pas pour autant les verbiages alambiqués, mais on peut espérer qu'elle éveille notre sens critique face à toute forme de réductionnisme. La clarté est amnésique, elle efface les contingences et les contradictions, elle remplace l'explication par le constat. Savoir vulgariser sans trahir demande de grandes capacités de synthèse. Toute compression manque d'air et si nous voulons vraiment comprendre, il faut revenir, reprendre, développer, insister. La synthèse n'est qu'un aide-mémoire.

Les enfants ont cette insolence philosophique quand ils nous assaillent de «pourquoi?». Nous sommes parfois si désarçonnés qu'au lieu de répondre nous nous contentons d'un «parce que» laconique, ou d'un «c'est comme ça». S'il est si difficile de répondre aux questions des enfants, c'est non seulement parce que ces questions sont immenses mais aussi parce que nos explications impliquent un savoir que l'enfant n'a pas encore acquis. L'enfant occupe avec bonheur la position de celui qui interroge. Le crétin, lui, n'interroge pas. Comment donc répondre aux questions que le crétin ne se pose pas? Tel est le mur face auquel le philosophe avance sa parole si peu écoutée. Et ça, c'est une autre difficulté.

Comprendre, ...un peu

Nous avons de l'intelligence une vision bien trop propriétaire (grand égarement de l'idéologie néolibérale). Les exemples sont nombreux de personnalités bénéficiant d'un quotient intellectuel exceptionnel et faisant néanmoins preuve d'aveuglement persistant

7. Roland Barthes, *Le grain de la voix*, Seuil, 1981 p. 44.

(combien de génies mathématiques dans le milieu de la finance n'ont absolument aucune intelligence politique, éthique et écologique!). Inversement, les exemples sont tout aussi nombreux de personnes naïves et peu instruites ayant pourtant compris des choses essentielles. C'est que l'intelligence n'est pas seulement une capacité, elle est une disposition : le goût de l'intelligence est un talent d'hospitalité à l'égard des intelligences qui viennent à notre rencontre. Notre intelligence du monde est avant tout une intelligence d'emprunt, ce qui est en général la forme sous laquelle elle circule. La fonction des neurones-miroir étaye sur ce point la théorie de la relation mimétique. C'est en imitant que l'on apprend, même si cela ne va pas sans difficulté.

Une chose me surprendra toujours dans le champ des sciences humaines et de la philosophie, c'est l'assurance avec laquelle les livres parlent d'autres livres. Alors, quand quelqu'un m'avoue à la lecture d'un texte : «je n'ai pas tout compris», je ressens immédiatement l'impression rassurante d'avoir devant moi un honnête homme.

Pour ma part, aucun livre de philosophie ne m'a jamais paru limpide en son entier, quand bien même la philosophie est à mes yeux le métier de la lucidité. Non seulement les zones d'ombres sont nombreuses et inévitables, mais ce qui est plus fréquent encore, c'est de comprendre de travers une proposition que l'on croyait limpide. Voilà pourquoi tant de livres sont – et c'est leur vertu – des commentaires de commentaires, d'infinies reformulations, des reprises, des digestions.

À la lecture de certains auteurs réputés difficiles, j'ai souvent la tentation de dire que «je n'ai rien compris». Cet aveu de défaite n'est pas seulement lapidaire, il est injuste. C'est oublier la part, faible mais pas nulle, de ce qui s'est transmis. Celui qui se dit impuissant ne le devient véritablement qu'à travers sa capitulation. Pour pouvoir les mettre au travail, nous devons reconnaître nos petites puissances. Car en réalité nous ne sommes ni tout-puissants ni impuissants mais «puissants, ...un peu». De même en est-il de la compréhension. Nous comprenons, ...un peu. La curiosité intellectuelle nous incite à remettre l'ouvrage sur le métier afin d'étayer ce peu.

Certains livres, ou certains de leurs passages, nous paraissent si difficiles que nous nous trouvons bien sots à ne rien y comprendre. D'autres livres, d'autres passages, sont d'une pénétration à laquelle nous avons droit, et dans ce cas, nous nous sentons aspirés vers le haut comme si l'intelligence était contagieuse. Bien sûr, nous pouvons avoir l'impression de ne rien comprendre alors que quelque chose a semé, et inversement nous pouvons avoir l'impression d'avoir compris alors que nous avons compris de travers. Néanmoins, plus nous étudions et plus nous apprenons. Mais aussi, plus nous participons. Et c'est là que quelque chose bouge : on n'est pas intelligent tout seul. Si nous nous plaçons dans une perspective de concurrence, nous nous sentons médiocres au regard des plus brillants, mais si nous nous plaçons dans une perspective de collaboration, nous faisons vivre ces merveilleuses bibliothèques qui forment le système nerveux de l'humanisme.

Penser par soi-même ?

Ce que chacun de nous pense n'est rien d'autre que ce que chacun de nous croit. Ce tissu de convictions est hérité. Faire de la philosophie, c'est se demander d'où nous vient ce que nous croyons. Personne ne pense par lui-même, et remettre en question la filiation de nos pensées ne peut se faire qu'en découvrant d'autres filiations possibles. Plus le réseau des influences se complexifie et plus se tisse la toile d'une pensée authentique – je n'ai pas dit originale. Seul le fou est original dans son délire, c'est au contraire par l'érudition que l'homme de culture affine ses positions. Quant à l'ignorant, l'homme de la tradition,

ce n'est pas un homme qui choisit, c'est un homme qui répète. Pour avoir l'imagination du choix, il faut avoir la possibilité du choix. En écologie, cette possibilité se nomme (bio)diversité. En philosophie, elle se nomme culture. En ce sens, la tradition n'est pas une culture comme le prétendent les discours d'extrême droite mais une monoculture. L'érudition, c'est la confrontation des traditions, leur dissémination germinale et le dépassement de leurs frontières.

Suis-je philosophe ? Êtes-vous philosophe ?

La question n'est pas très intéressante, je vous l'accorde, et cependant pourquoi refuser un tel titre comme s'il relevait d'une vanité ? Si vous faites du ski, vous êtes un skieur. Si vous faites de l'art, vous êtes un artiste. Si vous faites de la philosophie, vous êtes philosophe ! Vous pouvez vous reconnaître débutant ou pratiquant occasionnel, mais c'est une coquetterie à mes yeux que de refuser d'y prétendre. Sinon, quel laisser-passer faudrait-il produire à la douane de cette appellation ? Celui d'un panégyrique ? Allons-donc. Pratiquer, voilà la seule discipline requise. Que vous soyez bon ou moins bon en la matière, c'est là une autre question. Et plutôt que de répugner à se dire philosophe, ne faudrait-il pas avoir honte de se défilier ? Penser ne requiert aucun titre, aucun statut, aucun permis, mais indéniablement l'exigence de se mettre au travail. Que l'on soit balbutiant n'empêche pas que l'on puisse comprendre sans comprendre, comme c'est le cas en poésie, où la surprise se donne comme une promesse incertaine qui réclame que l'on se rende disponible, d'une disponibilité qui est celle de poursuivre l'immersion dans les textes.

Sur le plan de l'activité philosophique (lire, écrire, transmettre, débattre), je distinguerais caricaturalement deux types de philosophes, les philosophes chercheurs et les philosophes passeurs. Gilles Deleuze définissait le philosophe comme un inventeur de concepts. Cette définition très exigeante ne reconnaît parmi les chercheurs que cette minorité de ceux qui trouvent. Inventer des concepts est une chose rare, il y a déjà tellement à faire pour rafraîchir les concepts existants, et avant cela même tellement à faire pour s'en approcher, les étudier, faire vivre la bibliothèque. Tous les philosophes sont des passeurs, avec plus ou moins de pédagogie, mais seule une minorité parmi les plus assidus ou les plus géniaux atteint parfois la sphère élitaires de la recherche.

En ce qui me concerne, je me considère comme un simple lecteur, et par mes textes un modeste passeur, un intermédiaire, un relais. Vous l'êtes aussi dès lors que vous me lisez. Les grands noms de la philosophie sont des héros pour ceux qui les chérissent, mais ils ne rayonneraient pas sans leurs lecteurs et la communauté de ceux pour qui le vrai, le juste, le bien et le beau sont les phares d'une existence tournée vers ce qui est plus grand que soi.

Comme le remarquait Socrate, le philosophe est un accoucheur. Et même si l'accoucheur est bienveillant, l'accouchement n'en est pas moins sans douleur, et le nouveau-né n'est pas toujours bien accueilli. Car la vérité n'est pas du goût des sophistes. Voilà pourquoi, à côté des philosophes, il faut bien quelques chiens de garde, des nerveux (des pamphlé-taires) qui aboient et qui mordent à l'approche des bonimenteurs. J'écris des textes de chiens de garde, avec parfois plus de morve que d'adresse, soyez-en prévenus. Alors, plutôt que de vous arrêter au chien, poursuivez vers ce qu'il garde.

Jean-François Delhom